T
3276
FRC 4'32835.1.
Case
FRC
25851

T. F. TREIL,

DÉPUTÉ DE PARIS,

A SES COLLÈGUES,

LE 9 JUILLET 1792,

L'an quatrième de la liberté.

MESSIEURS,

Je l'avois cru ſincère, cette réunion ſi déſirée de tous les vrais amis de la patrie! J'avois cru que l'amour de notre pays, que l'honneur national remporteroit cette victoire ſur le ſot & imbécille orgueil de briller un inſtant! J'avois cru que le ſuffrage de la ſaine philoſophie devoit l'emporter ſur le déſir de jouir des cris, des hurlemens & des bravo des ignorans de toute eſpèce! J'avois cru que la poſtérité, déſormais préſente à nos yeux, & qui nous jugera ſans partialité, étoit un motif plus que ſuffiſant pour nous rappeler à nos devoirs! J'avois cru qu'en

THE NEWBERRY LIBRARY

préſence de l'ennemi qui s'approche, nous conſerverions cet enſemble, ce ſang-froid intrépide, cette ſageſſe dans nos délibérations, qui eût rendu à jamais mémorable notre douce réunion ! J'avois cru qu'il étoit aiſé de dépoſer toute haine, d'oublier toute inimitié, d'abjurer tout parti devant les grands événemens qui ſe préparent ! Enfin, j'avois cru qu'il ſuffiſoit d'être Français pour déteſter tout oppreſſeur, quel qu'il fût ! Déja l'ariſtocratie maudiſſoit le beau jour de notre gloire ; déja ſon ſombre regard ſe portoit ſur l'avenir ; elle voyoit en nous les libérateurs des nations ; & le calme qui commençoit à régner, l'intimidoit bien plus que nos vaines clameurs. O momens fortunés ! un jour vous a vu naître & mourir ; les paſſions ont repris leur empire, & la raiſon s'eſt replongée dans les ténèbres. Les ennemis de notre tranquillité veilloient, lorſque nous repoſions dans le ſein de la confiance. Les agens ſecrets de nos ennemis empoiſonnoient déja notre rapprochement. Sous le maſque d'un patriotiſme hypocrite & perfide, ils ont ranimé la méfiance, rallumé le flambeau de la diſcorde ; par-tout ils ont dit, ils ont affiché que nous n'avions joué qu'une mauvaiſe comédie, dont le dénouement leur ſeroit favorable. Ils ſont parvenus à leur but, puiſque déja les mêmes mouvemens ſe font ſentir, les mêmes injures ſe reproduiſent, & que la démarcation fatale ſe fait appercevoir. Mais d'où vient donc cette nouvelle ſciſſion ? N'eſt-ce pas la conſtitution que nous voulons tous ? Et la conſtitution nous demande-t-elle autre choſe que de faire régner les loix ? Ne doivent-elles pas être les mêmes pour tous ? Pouvons-nous avoir deux poids & deux meſures, & l'expliquer ſelon qu'elle peut être favorable à nos amis, ou contraire à ceux qui nous déplaiſent ? Si une municipalité les a enfreintes, ſi un département ne les a pas ſuivies, ſi un général s'en eſt écarté, devons-nous nous rendre parties dans des cauſes pareilles ? Ne ſommes-nous

pas là pour faire punir ceux qui les ont mépriſées ? Où donc eſt la néceſſité de ſe rendre les défenſeurs des uns ou des autres ? Et dès l'inſtant que nous ne ſommes plus impaſſibles comme ces mêmes loix ; dès l'inſtant que nous épouſons une querelle quelconque, ſommes-nous encore légiſlateurs ? Qui ſommes-nous, enfin ? Eſt-ce le peuple qui nous a envoyés pour travailler à ſon bonheur ; ou bien ne ſiégeons-nous ici que comme les agens de toutes ſortes de ſociétés populaires ? Avec un eſprit juſte, ne peut-on pas rencontrer un cœur pervers ; de même que ſouvent un cœur droit peut ſe trouver joint à un eſprit faux & borné ? Un homme éclairé ſur un point, ne peut-il pas s'aveugler ſur les autres ? Qui de nous ſera donc aſſez hardi pour conſulter une autre conſcience que la ſienne ? Qui oſera ſuivre une autre opinion que celle dont il eſt pénétré ? S'il en étoit autrement, le légiſlateur ne ſeroit que le vil eſclave d'un adroit intriguant ; il ſeroit l'ennemi le plus coupable de la patrie. Ce ſeroit-là le comble des malheurs, puiſqu'alors trois ou quatre hommes feroient les loix. Le légiſlateur ne doit-il pas toujours être lui ? Doit-il connoître amis, parens, ſociétés, parti quelconque ? Vaſte dans ſes idées, ferme dans ſes principes, il doit périr plutôt que de s'en écarter. Ni les cris ſéditieux, ni le fer des ennemis, ne doivent point l'émouvoir ; la raiſon, voilà ſon arme ; le bonheur du peuple, voilà ſa récompenſe. La vraie ſageſſe eſt mâle & courageuſe ; ſes leçons ne ſont point faites pour emprunter le ton impérieux de l'orgueil. Le philoſophe le plus doux, le plus humain ſera toujours le plus écouté : la douceur attire & conſole ; elle rend plus touchans les charmes de la vérité. Si on la montre ſous des traits irrités, parlant avec hauteur, déclamant ſans ceſſe, elle déplaît, elle révolte, elle ne peut attacher les regards. Rendons donc nos délibérations plus calmes ; l'effervescence n'eſt point le patriotiſme ; crier n'eſt point répondre.

568

Ayons mutuellement entre nous des égards qui conduisent à l'estime : alors la réunion sera sincère, parce qu'elle sera celle du rapprochement des cœurs. C'est alors que nous rougirons tous de nous être si mal jugés & si peu connus ; c'est alors qu'il n'y aura plus de danger pour la patrie.

O mes collègues ! les momens pressent ; ne nous le dissimulons pas : on rit de nos débats ; on les alimente au dehors. Ils n'ont point leur patrie & leur gloire à conserver, ceux qui, hors de cette enceinte, veulent nous porter à cette funeste division. Ils n'en sont point responsables à la nature entière. Sauvons-la donc cette terre qui nous a vu naître ; nous le pouvons encore. Ne combattons point des chimères, lorsque nous avons à nous défendre contre des ennemis réels. Le mal qui est fait est irréparable ; la vengeance ne suffira point pour nous retirer du précipice où nous pouvons nous engloutir. C'est l'ennemi qu'il faut combattre ; c'est contre lui qu'il faut tourner toute notre haine ; c'est contre lui qu'il faut réunir nos efforts ; & quand nos braves frères d'armes reviendront vers nous couverts de gloire & de lauriers, c'est alors que nous ferons parler la justice, & trembler les pervers.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.